

Tous les documents sont sous embargo jusqu'à leur présentation

(Traduction provisoire)

ONZIÈME ASSEMBLÉE DE LA FÉDÉRATION LUTHÉRIENNE MONDIALE
STUTTGART, ALLEMAGNE
20–27 JUILLET 2010

ALLOCUTION SUR LE THÈME PRINCIPAL
L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

- (1) Jésus parle dans l'Évangile (Matthieu 7,9) de la manière dont le parent humain ne va pas donner à un enfant une pierre si celui-ci lui demande du pain. Si nous demandons du pain, une chose qui nous persuadera que la réponse est satisfaisante est le fait de savoir que notre propre déclaration de ce dont nous avons besoin a été entendue. Une partie de la nourriture dont nous avons besoin consiste à savoir que nos sœurs et frères dans la foi voient et entendent nos besoins tels qu'ils sont, et non comme ce que d'autres imaginent qu'ils sont. Le pain qui est partagé entre les chrétiennes et chrétiens n'est pas seulement une ressource matérielle, mais la reconnaissance de la dignité. L'un de nos grands poètes chrétiens gallois, R.S.Thomas, a publié en 1963 une collection de poèmes sous le titre *The Bread of Truth* (Le pain de vérité); et reconnaître la dignité humaine chez les autres, c'est en fait partager la vérité de ce qu'est l'humanité aux yeux de Dieu. Nous nous nourrissons réciproquement en honorant la vérité de l'image divine chez les autres.
- (2) Ainsi, «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien» devient une prière qui demande à Dieu de soutenir en nous le sens de notre humanité dans sa plénitude et sa richesse; de nous donner des relations avec les autres êtres humains qui nous gardent humains, conscients de notre caractère mortel et de notre besoin, mais ayant la certitude d'être aimés. C'est une prière qui doit nous rappeler le besoin que nous avons; n'oublions jamais, nous le disons dans la prière, que nous devons être nourris et que nous ne pouvons produire nous-mêmes tout ce dont nous avons besoin pour vivre et nous épanouir. Et en même temps, c'est une prière qui dit que nous n'avons pas honte de notre caractère mortel, de notre être physique et vulnérable. Nous partons d'un besoin – comment pourrions-nous commencer autrement? Mais c'est une voie qui nous amène à comprendre comment et pourquoi nous avons de l'importance, pourquoi nous sommes précieux. La prière pose une question critique à toute personne qui imagine qu'elle peut partir d'une position d'autosuffisance; elle affirme qu'avoir besoin de ce «pain de vérité», besoin de nourriture matérielle ou spirituelle n'est en aucun cas un échec mais, au contraire, une affirmation de dignité. La prière met en question l'arrogance des personnes qui pensent qu'elles ne sont pas en situation de besoin, et établit en même temps que les personnes démunies possèdent un trésor qu'il s'agit de découvrir et de libérer, l'humanité qui les attire dans une relation mutuelle.
- (3) Une partie de ce pour quoi nous prions en prononçant ces mots est la grâce de recevoir notre propre humanité comme un don. Nous demandons ouverture et gratitude à l'égard de quiconque et de toute chose qui nous éveillent à notre dignité et nous aident à réaliser que,

alors que notre dignité est essentiellement et premièrement donnée dans notre création, elle a aussi besoin d'être appelée à la vie active par la relation, par le don des autres. Et cela implique clairement que nous devrions, ce faisant, prier pour être maintenus attentifs à ce que nous devons aux autres en termes de don; leur humanité dépend de la nôtre comme la nôtre dépend de la leur. Beaucoup de commentateurs du Notre Père, tel Grégoire de Nysse, soulignent le caractère irrationnel du fait de prier pour notre pain quotidien tout en cherchant à l'accaparer aux dépens des autres d'une manière ou d'une autre. Et dans le cadre que j'ai esquissé, cela peut se manifester dans le souci de *défendre* ma propre dignité plutôt que d'aspirer à la recevoir dans l'amour.

- (4) Prier pour notre pain quotidien, c'est prier pour réapprendre notre vulnérabilité, pour apprendre à approcher les autres, et pas seulement à approcher Dieu, avec les mains ouvertes. Ainsi, pour dire cette prière avec intégrité, nous devons réfléchir aux diverses manières dont nous nous défendons nous-mêmes. Nous ne pouvons prier pleinement et librement pour notre pain quotidien quand nous sommes indissolublement lié(e)s à notre bon droit ou à notre justice propres, pas plus que nous ne le pouvons quand nous sommes lié(e)s à notre sécurité ou à notre prospérité propres. Et peut-être cela explique-t-il pourquoi le Notre Père poursuit directement en priant pour le pardon, ou plutôt pour le don que représente le fait de recevoir le pardon comme nous avons appris à pardonner. Celui qui demande pardon est quelqu'un qui a renoncé au privilège d'avoir raison ou d'être en sécurité; il a reconnu qu'il a faim de guérison, faim du pain de l'acceptation et du rétablissement des relations. Mais de la même manière, celui qui pardonne a renoncé à la sécurité de s'enfermer dans la position de la victime offensée; il a décidé de prendre le risque de créer à nouveau une relation connue comme dangereuse, connue pour être capable de blesser. Tant la personne qui donne que celle qui reçoit le pardon sont sorties de la zone de sécurité; elles ont commencé à s'interroger sur la manière de recevoir leur humanité comme un don.
- (5) Le pardon est l'une des manières les plus radicales de nous donner la capacité de nourrir l'humanité des autres et réciproquement. Quand une offense est faite et qu'un tort est causé, la réaction humaine habituelle est le refus, le renforcement des murailles de l'identité individuelle, avec tout ce que cela implique pour la volonté d'affirmer son humanité propre comme un bien plutôt que de la recevoir comme un don. Ni la personne qui ne reçoit pas le pardon ni celle qui ne pardonne pas ne peuvent voir l'autre comme quelqu'un qui fait partie de l'action de Dieu conférant l'humanité aux deux. Pardonner et recevoir le pardon, c'est vous permettre d'être humanisé(e) par des gens en qui vous souhaitez le moins reconnaître des signes du don de Dieu; mais ce processus est intrinsèquement lié à la prière pour le pain quotidien. Refuser les possibilités de pardon équivaldrait à dire qu'il y a des personnes dont je n'ai pas besoin parce qu'elles m'ont offensé(e) ou parce qu'elles ont refusé de me tendre la main.
- (6) Le pardon est clairement la marque d'une humanité touchée par Dieu – libre de tout anxiété à propos de l'identité et de la sécurité, libre d'aller au devant de ce qui est autre, comme Dieu le fait en Jésus Christ. Mais il se peut que la volonté de recevoir le pardon soit aussi la marque d'une humanité touchée par Dieu. La question est que je sois prêt(e) à reconnaître que je ne peux pas progresser ou m'épanouir sans rétablir la relation, même si cela signifie admettre ce que j'ai essayé d'éviter. Quand je reçois le pardon de quelqu'un que j'ai blessé, j'accepte à la

fois le fait que j'ai porté atteinte à une relation, et le fait que le changement est possible. Et si la logique du Notre Père est correcte, cette acceptation découle et tire sa force de notre propre liberté de réaliser le changement que le pardon entraîne.

- (7) Le pardon est l'échange du pain de vie et du pain de vérité; il représente la manière dont les personnes qui ont porté atteinte à l'humanité des autres et leur ont refusé leur dignité sont ramenées dans une relation où chacune alimente l'autre et nourrit sa dignité. C'est grandement altérer le pardon que de le voir comme une sorte de revendication de pouvoir sur l'autre – être un protecteur ou un bienfaiteur à l'égard de quelqu'un de moins sûr. Nous devrions plutôt penser à ces paroles extraordinaires de la prophétie d'Osée (11,8-9) sur la miséricorde de Dieu: «Comment te traiterai-je, Ephraïm? Car je suis Dieu et non pas homme.» Pardonner, c'est avoir part à l'*impuissance* de Dieu, qui ne peut se détourner de sa propre nature: ne pas pardonner serait pour Dieu une blessure dans la vie divine elle-même. Ce n'est pas la puissance mais l'impuissance de Dieu dont la nature est amour qui se manifeste dans l'acte du pardon. La personne dont la foi est enracinée en Christ partage cette impuissance et plus ses racines sont profondes moins il est possible de ne pas pardonner. Et recevoir le pardon est un autre type d'impuissance – en reconnaissant que je ne peux vivre sans la parole de miséricorde, que je ne peux accomplir la tâche d'être moi-même sans guérir ce que j'ai blessé. Ni la personne qui pardonne ni celle qui reçoit le pardon n'acquièrent le pouvoir qui nous coupe simplement du passé et nous laisse seul(e)s face à l'avenir: l'une et l'autre ont découvert que leur passé, avec toutes ses ombres et ses blessures, est maintenant ce qui rend impératif leur réconciliation, de manière qu'elles puissent vivre plus pleinement l'une de l'autre et l'une avec l'autre.
- (8) Cette Assemblée, aujourd'hui, se concentre sur les dons et les besoins de l'Asie – ce qui signifie, ironiquement, que l'image du pain est moins pertinente et immédiate que celle du riz. Cela en soi nous rappelle que bien souvent, nous essayons de donner aux autres personnes ce dont elles ne veulent pas ou n'ont pas besoin, ce qui n'est pas pour elles familier ou nourrissant. Partager le pain de vérité signifie aussi prêter attention à la vérité de la situation concrète des autres. Et une bonne partie de ce pour quoi nous, chrétiennes et chrétiens d'Europe, demandons pardon va toujours être ces moments de notre histoire où nous avons offert un cadeau d'une manière qui ne peut être acceptée – peut-être parce qu'elle est liée à des hypothèses culturelles étrangères, ou plus sérieusement parce qu'elle est associée à des pratiques d'oppression et d'exploitation. Dans le corps du Christ, tôt ou tard, nous ne pouvons éviter le moment où nous faisons notre paix en reconnaissant que nous avons besoin les un(e)s des autres, que nous devons apprendre à ouvrir nos mains pour le riz que nous offrons nos voisin(e)s asiatiques.
- (9) Au contraire de ce que la culture séculière semble quelquefois penser, le fait de se tourner les un(e)s vers les autres en reconnaissant les erreurs et les blessures n'est ni la manifestation du plaisir futile d'affirmer une culpabilité collective qui n'a pas de sens, ni une tentative de régler des comptes. C'est plutôt le fait que nous en arrivons à voir comment notre histoire ensemble nous a souvent rendus moins humains et non plus humains, et à reconnaître que les effets qui en résultent sont encore puissants dans nos vies aujourd'hui. Ainsi, nous commençons à nous demander réciproquement de la nourriture, y compris la nourriture, pas toujours facile ou bienvenue, qui vient de l'écoute de la vérité.

-
- (10) Un autre sujet capital aujourd'hui est, naturellement, l'acte de réconciliation avec les chrétiennes et chrétiens de la tradition mennonite-anabaptiste. C'est en relation avec cette tradition que toutes les Églises confessionnelles «historiques» ont peut-être le plus à se repentir, étant donné l'engagement des communautés mennonites en faveur de la non-violence. Pour ces Églises, recevoir la pénitence de nos communautés est une manière de reconnaître, sous le signe d'une grâce particulière, qu'elles croient encore, dans le corps du Christ, qu'elles ont besoin de nous; et nous avons une bonne raison de voir à quel point nous avons besoin d'elles lorsque nous considérons un monde dans lequel des siècles de collusion chrétienne avec la violence ont laissé tant de choses qui n'ont pas été mises en question dans les pratiques du pouvoir. Aucune des deux familles de croyant(e)s ne va simplement capituler devant l'autre; aucune ne dit que nous devrions oublier notre histoire ou abandonner notre confession. Mais, dans la communauté chrétienne mondiale où nous sommes appelé(e)s à nous nourrir réciproquement, à nous rendre mutuellement humaines et humains en partageant la bonne nouvelle du Christ, nous pouvons continuer à éprouver de la reconnaissance pour les différences qui existent entre nous, et nous pouvons prier pour qu'elles nous nourrissent.
- (11) Depuis le temps de saint Jérôme au moins, les spécialistes s'interrogent sur l'étrange mot grec utilisé dans les Évangiles pour le «pain quotidien» – *epiousios*, dont le sens exact apparaît insaisissable. Jérôme le rendait très littéralement par «supersubstantiel» – une traduction qui ne nous aide pas beaucoup et qui n'a pas survécu dans le latin liturgique, mais qui a suscité beaucoup de spéculations fantaisistes. Cela signifie sans doute simplement «la nourriture par laquelle nous subsistons». Mais Jérôme lui-même se réfère à une ancienne version araméenne qui présentait la prière en ces termes: «Donne-nous aujourd'hui le pain de demain.» Si cela représente ce que Jésus a dit, alors il nous disait de prier pour que les dons du Royaume à venir soient reçus dans le présent. Et si c'est le cas, tout ce qui a été dit jusqu'ici apparaît dans une nouvelle lumière. Le besoin, la faim, que nous devons apprendre à exprimer est un besoin qui ne se réfère pas simplement à la subsistance, mais à l'avenir de Dieu. Ce dont nous avons besoin, c'est de la nouvelle création, du pain qui descend du ciel et donne la vie au monde.
- (12) Cela suggère une connexion encore plus étroite entre la prière pour le pain quotidien et celle pour le pardon. La réconciliation mutuelle est l'une des marques de l'action de l'Esprit, une possibilité radicalement nouvelle ouverte par le moyen du corps du Christ: elle est elle-même un signe de l'avenir de Dieu à l'œuvre, et ainsi un exemple du «pain de demain». Pour dire les choses plus complètement, la mise en lumière de notre besoin mutuel et la reconnaissance commune de la dignité humaine comme quelque chose qui se réalise dans la communion sont des dimensions de notre expérience humaine où l'avenir de Dieu est visible. Et là où ces choses arrivent, qu'elles soient ou non nommées dans le contexte du Christ et de son Esprit, il y a quelque chose de la réalité sacramentelle du «pain de demain» – «Cinq minutes de ciel», pour reprendre le titre d'une dramatique diffusée par la télévision anglaise (basée sur des événements réels) qui analysait le coût de la réconciliation dans le contexte de l'Irlande du Nord. Si le pardon est l'exemple le plus exigeant de l'acte d'apprendre à offrir ses propres ressources dans l'intérêt de la dignité d'une autre personne, s'il constitue de tant de manières la forme la moins «naturelle» ou la plus contre-culturelle de service réciproque, il est certainement juste de le voir comme un don de l'avenir, alors que le dessein immuable de Dieu pour nous nous entraîne en avant.

-
- (13) «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien» est alors une prière qui regarde inévitablement au delà du moment présent et de la satisfaction des besoins immédiats – bien qu'en même temps il interdise d'être *anxieux* à propos de demain. C'est comme si, pour vivre dans la paix et l'espérance aujourd'hui, nous devons demander cet avant-goût, ces «arrhes», cet «acompte» de l'avenir de Dieu que Paul identifie comme l'Esprit Saint (2 Corinthiens 5,5; cf. Éphésiens 1,14). On a dit que chaque demande du Notre Père est implicitement une prière pour la venue de l'Esprit (plusieurs des pères de l'Église primitive ont fait observer que la variante ancienne de «Que ton règne vienne» était «Que ton Esprit Saint vienne»), et ce n'est pas une exception. Prier pour l'Esprit, c'est en fait prier pour la grâce de recevoir notre humanité de Dieu, proches les uns des autres dans la réalité de la communion – avec toute la lutte qu'implique l'acte de se tourner vers la réalité de l'autre, en ne nous satisfaisant pas des images que nous avons les uns des autres. Devenir le pain de l'autre signifie briser les idoles de pierre de nous-mêmes et des autres.
- (14) Mais parler en ces termes du pain, du pardon, de l'avenir nous oblige à réfléchir de plus près à l'acte dans lequel les chrétiens établissent le plus clairement ces réalités comme les marques directrices de l'existence chrétienne: la Sainte Cène, l'eucharistie. Nous célébrons la Cène jusqu'à ce que le Christ vienne, en demandant à l'Esprit de l'âge à venir de transformer la matière de ce monde en pur don du Christ qui nous est fait et en évoquant ainsi la promesse d'un monde tout entier renouvelé, perçu et reçu comme un don. Tel est, suprêmement, le pain de demain.
- (15) Mais il est tel, naturellement, non pas comme un *objet* tombé du ciel, mais précisément comme le pain qui est activement partagé par les amis du Christ; et il est mangé tant comme anticipation de la communion du monde à venir que comme rappel de la trahison et de la mort de Jésus. Cela signifie que c'est aussi un sacrement de pardon; c'est Jésus ressuscité qui revient vers ses disciples infidèles pour créer à nouveau en eux cette communion du monde nouveau. Le pain qui descend du ciel est du pain qui est manipulé, rompu et distribué par un certain type de communauté, la communauté où les personnes reconnaissent leur besoin d'absolution et de réconciliation les unes avec les autres. La communauté qui mange de ce pain et boit de cette coupe est une communauté où les êtres humains apprennent à accepter leur vulnérabilité et leur besoin autant que leur vocation à se nourrir réciproquement.
- (16) Ainsi, nous pouvons lier la prière pour le pain quotidien directement à ce qui vient avant elle et après elle dans le Notre Père. Nous demandons le Royaume à venir et nous demandons que le dessein de Dieu soit réalisé comme il l'est dans la liturgie du ciel, dans le Temple céleste où notre vocation fondamentale d'amour et de louange est accomplie. Et à la lumière de cela, nous prions pour le pain d'aujourd'hui et de demain, pour les signes parmi nous de l'avenir de justice et de réconciliation, par-dessus tout au sens où nous en voyons la manifestation dans le pardon mutuel.
- (17) La Sainte Cène est le pardon pour le monde – non pas simplement en raison du pain sacramentel qui est littéralement partagé et consommé, mais parce que c'est le signe d'une humanité libérée pour le don et le service mutuels. La mission de l'Église dans le monde de Dieu est indissolublement liée à la réalité de la vie commune autour de la table du Christ, la vie de ce qu'un grand érudit anglican appelait l'*homo eucharisticus*, la nouvelle «espèce»

d'humanité qui est créée et soutenue par le rassemblement eucharistique, sa nourriture et sa boisson. C'est là qu'est proclamée la possibilité de la vie réconciliée et l'impératif de vivre d'une manière qui nourrisse l'humanité des autres. Il n'y a pas d'action transformatrice de la vie eucharistique si elle ne s'incarne pas dans la justice et la générosité, pas de vénération authentique du corps et du sang sacramentels si elle ne s'incarne pas dans la vénération du prochain.

- (18) Si donc nous sommes appelé(e)s à nourrir le monde – nous rappelant l'instruction dynamique de Jésus à ses disciples de donner à la multitude quelque chose à manger (Marc 6,37) –, le défi est de devenir une communauté qui nourrit l'humanité, une humanité d'une part ouverte et non défendue, et d'autre part engagée de manière créatrice dans l'effort en vue de rendre le prochain plus humain. «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien» doit aussi être une prière pour que nous soyons transformés en *homo eucharisticus*, que nous devenions un corps nourricier. Nos discussions à l'intérieur de l'Église pourraient être un peu différentes si, dans chaque cas, nous nous demandions comment telle ou telle question est en lien avec deux choses fondamentales – notre reconnaissance du fait que nous avons besoins les uns des autres pour notre propre nourriture, et notre disposition à offrir tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes pour nourrir, matériellement et spirituellement, un monde qui a faim.
- (19) Dans l'état actuel des choses, nous sommes menacés de tomber dans un certain nombre de pièges. Nous pouvons mener nos débats entre Églises dans un esprit qui envoie un message clair de refus de l'idée de vivre avec les autres et d'être nourris par eux. Nous pouvons utiliser notre temps et notre énergie dans ce que nous aimons à considérer comme un service aux démunis, tout en ignorant notre propre détresse et notre pauvreté, en particulier notre besoin de silence et de réceptivité à Dieu. Nous pouvons imaginer qu'en exécutant fidèlement la liturgie nous incarnons la réalité du Royaume, que nous soyons ou non transformés en une communauté de nourriture mutuelle. Nous pouvons nous concentrer si exclusivement sur les droits des personnes humaines que nous perdons de vue leur beauté et leur dignité, la beauté et la dignité qui aident à nous nourrir. La liste n'est pas exhaustive. Mais ce que je veux dire, c'est que la connexion intime entre notre mission et la prière pour notre pain quotidien exerce des effets sur la vie de disciple à de si nombreux niveaux que l'éventail des échecs possibles est d'une largeur correspondante.
- (20) La pire réaction à cela serait la simple anxiété. La meilleure consiste à reconnaître que notre vulnérabilité à l'échec est elle-même un rappel de notre faim fondamentale, de notre besoin les uns des autres. Le pain de vérité est aussi le pain de l'honnêteté à propos de nous-mêmes, et une Église qui grandit authentiquement en Christ sera une Église qui est prête à entendre son jugement sur ces questions et d'autres avec patience et gratitude. Ainsi, quand nous prions pour notre pain quotidien, nous prions aussi pour la conscience de notre insuffisance, et – aussi dur que cela soit toujours – pour la grâce d'entendre la vérité à ce sujet de la part des autres, et aussi de la part du monde en général. Car Dieu peut aussi agir pour nourrir notre humanité par les défis, les questions et les reproches que le reste de la race humaine adresse à l'Église.
- (21) Ainsi, «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien» est une prière pour la plénitude de l'Église qu'il faut rendre manifeste: dans un effort pour reconnaître notre propre besoin et

celui de notre prochain, en étant capables de nous tourner avec confiance les uns vers les autres de telle sorte que le besoin soit satisfait; dans le désir d'avoir la liberté de pardonner et de recevoir le pardon; dans la compréhension plus complète de l'eucharistie comme le centre de notre identité chrétienne – non pas purement comme un acte rituel mais comme un fondement de la communauté, un partage du pain s'insérant dans une pratique de la vie commune, s'épanouissant dans le service répondant à la faim du monde. C'est une prière, simplement, pour que le Christ soit notre nourriture et notre source de subsistance, de telle sorte que tout orgueil autosuffisant, toute anxiété individuelle, toute attitude défensive, tout effort inspiré par la cupidité pour vivre aux dépens du prochain soient surmontés; et l'Église déclare avec clarté et conviction qu'il y a en fait du pain pour apaiser la faim du monde, et que ce pain se trouve dans le corps du Seigneur. Que cette clarté et cette conviction – et la conscience propre de la repentance qui les accompagnent – être toujours nôtres.